réponds de mon empire sur moi-même...

Ce fut sur ces mots que nous nous quittâmes.

Je pris une allure très-rapide pour me rendre à la station. Il y avait en moi je ne sais quelle ardeur et quel éclat d'espérance; dans mon esprit grandissait la conviction que mon voyage, cette fois, ne serait pas vainement entrepris. La matinée était belle, lumineuse et froide; mes nerfs en étaient comme remontés, et je sentais palpiter en moi, de la tête aux pieds, l'énergie de ma résolution.

Le train me déposa devant Welmingham, la même après midi, de bonne heure.

Je me fis indiquer le chemin du quartier où habitait mistress Catherick. En y arrivant, je me trouvai dans un square formé par des maisonnettes uniformes, hautes d'un étage. Il y avait au milieu un lambeau de pelouse dénudé que protégeait mal un grillage économique en fil de fer.

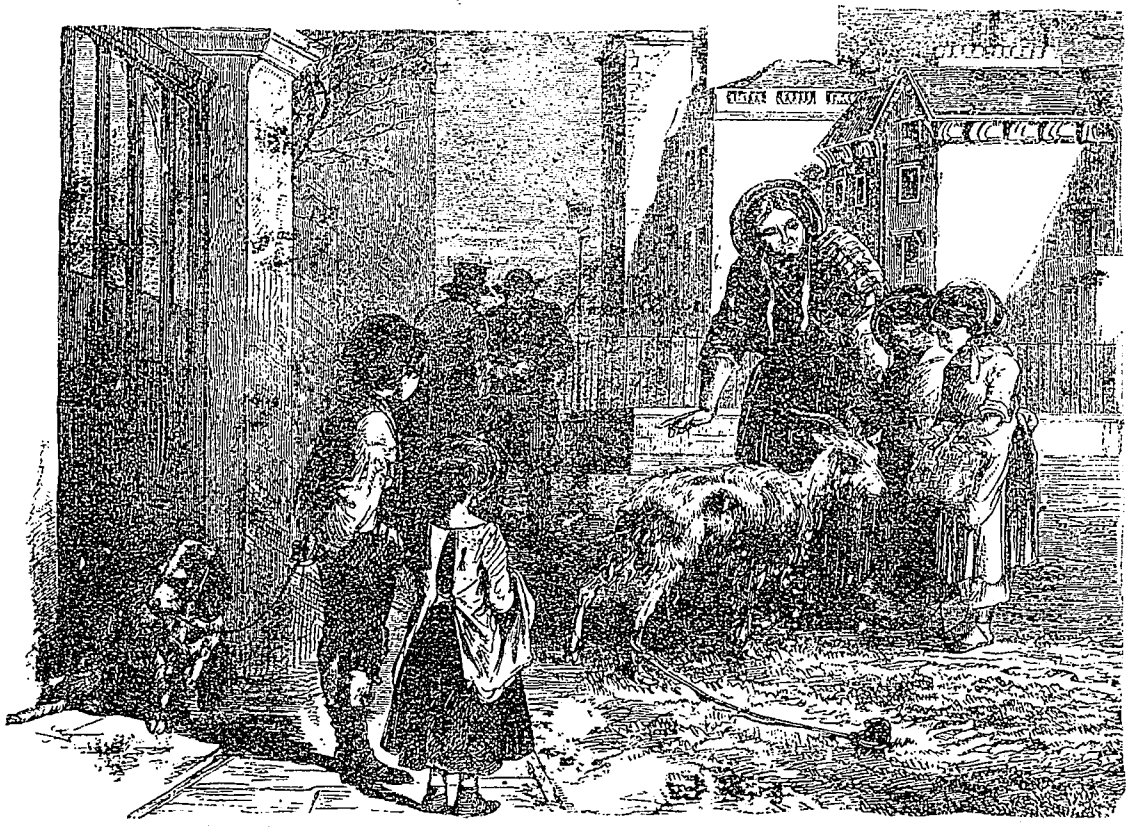
J'allai directement à la porte du numéro treize. — le numéro de mistress Catherick. —et j'y frappai sans prendre le temps de réfléchir d'avance à la manière dont je me présenterais, une fois entré. Il fallait d'abord voir mistress Catherick. Je pourrais ensuite apprécier, d'après mes propres observations, le mode le plus simple et le plus sûr d'aborder la question qui m'amenait.

La porte fut ouverte par une servante, déjà mûre et d'une physionomie mélancolique. Je lui remis ma carte, en lui demandant si je pouvais voir mistress Catherick. Cette fille porta mon nom dans le salon donnant sur la rue, et revint me prier de faire connaître l'objet de ma visite.

— Dites, s'il vous plait, lui répondis-je, que ma visite a pour objet la fille de mistress Catherick... Je ne trouvai pas de meilleur prétexte, sous le coup de la nécessité, pour expliquer ma venue.

La domestique rentra de nouveau dans le salon, de nouveau revint me trouver, et, cette fois, non sans un regard d'étonnement douloureux, me pria d'entrer.

Les murailles de la petite pièce où je pénétrai étaient tapissées d'un papier à ramage de la plus grande dimension et des couleurs les plus "tapageuses." A côté d'une table, la plus rapprochée de l'unique fenêtre, ayant sur les genoux un papier à ouvrage, et accroupi à ses pieds un vieil épagneul asthmatique et chassieux, se tenait une femme âgée, dont un bonnet de filet noir couvrait la tête; habillée, d'ailleurs, d'une robe de soie noire, et cachant à moitié ses mains sous des mitaines couleur d'ardoise.



Une rue de New-Welminghane.

Ses cheveux gris de fer tombaient en lourds bandeaux sur les deux côtés de son visage; ses yeux noirs regardaient droit en avant avec une fixité dure, méfiante, implacable. Elle avait les joues pleines, le menton allongé et les lèvres épaisses, sensuelles, dépourvues de coloris. Sa taille était forte et robuste, son attitude empreinte d un sang-froid agressif. Telle était mistress Catherick.

—Vous êtes venu me parler de ma fille, me dit-elle, sans me laisser le temps d'articuler un seul mot. Ayez la bonté de m'expliquer ce que vous avez à me dire...

L'accent de sa voix était aussi dur, aussi méfiant, aussi implacable que l'expression de son regard. Elle m'avait indiqué un fauteuil, et me regarda très-attentivement de la tête aux pieds pendant que j'y prenais place. Je ne me vis d'autre chance, avec une pareille femme, que de régler mon langage sur celui qu'elle avait adopté, de la suivre, dès le début de l'entretien, sur le terrain qu'elle avait choisi.